

De la critique comme sport collectif

PAR L'ÉQUIPE DU CNLJ

Depuis plus de cinquante ans, la critique littéraire est la fonction première de notre revue. Consacrer un dossier à ce thème c'est aussi saisir l'occasion d'ouvrir nos coulisses pour vous expliquer notre façon de travailler. À partir d'un questionnaire écrit adressé à nos neuf comités de lecture, nous nous sommes surpris à examiner nos instruments de bord avec un œil curieux. Cet article s'efforce de rendre compte d'un esprit commun qui anime tous ces groupes de travail et, dans un second temps, détaille les particularités de chacun d'eux.



↑
Une grande partie de l'équipe du
CNLJ en septembre 2018.
© Olivier Moravik/BnF

« La littérature jeunesse ne nous enseigne pas seulement ce que nous avons oublié mais ce que nous avons oublié que nous avons oublié. »

Katherine Rundell,
Why you should read children's books, even though you are so old and wise.
 (Traduction Emmanuelle Kabala).

La critique littéraire est avant tout un exercice de langage – oral et écrit. Trouver les mots qui conviennent pour rendre compte d'une œuvre publiée, que ces mots soient justes pour décrire, jauger, juger. Qu'ils soient efficaces pour le lecteur qui cherche de l'aide dans sa prise de décision : acquiescer ou non, adresser à quel lecteur et pour quel usage. Avec sincérité, chacun d'entre nous a pris le temps de détailler ses façons de construire son jugement critique. De ce travail de réflexion mené par la trentaine de contributeurs de la Revue émerge un esprit commun, somme de fondamentaux et de valeurs qui nous animent tous. Et la critique telle que nous la pratiquons ressemble alors à un sport collectif. Viennent s'y ajouter des particularités propres à chaque registre. Entre synthèse et inventaire, exploration d'un savoir-faire à la fois assuré et modeste.

L'ART DE LA CRITIQUE FAÇON REVUE DES LIVRES POUR ENFANTS

Quels mots convoquons-nous pour parler des livres ? Mots positifs et mots négatifs, les neuf comités de lecture ont inventorié leurs adjectifs et nous les avons tous rangés dans deux diagrammes en fonction du nombre de leurs occurrences, tous genres confondus.

LES MOTS POSITIFS



À y regarder de plus près, ces 50 mots positifs s'organisent en trois familles.

Avec cet imposant ORIGINAL (singulier, surprenant), le livre signe son inscription dans un tout qui existe, auquel il ajoute sa note particulière.

Presque aussi imposant, ABOUTI entraîne avec lui tous les mots qui saluent le travail des auteurs et autrices et de leurs éditeurs et éditrices : beau, bien construit, intéressant, cohérent, virtuose... Ici, il nous faut des mots nombreux, éparpillés, au service d'une infinité de propositions.

Enfin, et qu'elle ne soit que la troisième n'est pas sans signification, vient la pensée du lecteur et de ses émotions : ENFANTIN, accessible, palpitant, émouvant... Et il n'est pas à exclure que l'expression de ces émotions de lecture ne concernent pas que les petits.

« C'est important de faire ressortir les bonnes choses, car c'est finalement ce que recherchent les lecteurs de la Revue, non ? Pas à acheter des documentaires bancals ou des romans ratés. »

LES MOTS NÉGATIFS



Soyons francs : s'ils truffent nos discussions, ces mots négatifs apparaissent peu dans nos colonnes. Et plus ils sont gros, et moins vous les croirez : les livres plats, banals, artificiels, moches et paresseux se contenteront la plupart du temps d'un escamotage poli.

C'est peut-être ici que notre prise en compte du lecteur est la plus palpable : on a vraiment besoin que le livre tienne son lecteur en haute estime, qu'il le prenne au sérieux. Infantile, niais, démagogique, démonstratif, ennuyeux, fabriqué, indigeste ? Ce sont bien des jeunes lecteurs que ces mots sévères se soucient.



↑
Gwendolyn Willow Wilson, dessin
Adrian Alphona : Miss Marvel, Panini
Comics, 2015.

« Miss Marvel a ainsi retenu mon attention car elle fournit un regard, assez rare dans les comics, sur le quotidien des musulmans. »

L'ÉQUIPE DU CNLU

UN LIVRE, CE TOUT MULTIPLE

Les premiers, les albums nous le disent : un livre est un tout et tout doit donner du sens, que ce soit pour une expérience émotionnelle et/ou cognitive. Un texte ou une narration, des images (illustration mais aussi photographie et iconographie), une mise en pages, une fabrication : tout doit aller ensemble. À quoi la bande dessinée corse l'exercice : l'efficacité d'une lecture cinématographique de chaque planche laisse peu de place à l'approximation. D'autres registres pourtant assouplissent cette règle. Les contes regardent avant tout le texte et sa cohérence par rapport à l'universalité de leur domaine, préalable sans lequel rien n'est possible. L'image et la mise en pages ne sont regardées que dans un second temps.

Les romans ignoreront une couverture ratée tant c'est la lecture du texte (originalité, narration et style) qui prime.

Œuvre composite et collective, le jeu vidéo passera outre un point faible si l'expérience de jeu est convaincante car c'est elle qui fait la différence.

LE CRITIQUE ET SES FILTRES

Le filtre esthétique et littéraire, le filtre du service rendu au lecteur, le filtre politique, le filtre moral... La critique est un art composite et perméable. Pour nous tous, le filtre premier est celui de la qualité. Que tous les ingrédients d'une création soient bons et qu'ils entrent en harmonie pour offrir au lecteur une expérience de lecture enrichissante. La valeur du travail critique repose alors sur l'expérience et sur la capacité à s'émerveiller. Est-ce aussi simple, aussi « pur » ? Adultes nous avons obligatoirement un point de vue sur ce qu'il convient de mettre entre les mains des enfants. Pour l'une la vulgarité du langage est insupportable, pour une autre tout est possible puisque la vie sera toujours plus dure que n'importe quelle fiction. Pour un troisième la violence à portée d'enfant est rédhibitoire. Au sortir de notre numéro sur les stéréotypes nous avons été plusieurs à remettre à jour nos instruments de bord. Et un magnifique pop-up sur la défense des paresseux fabriqué en Chine en agacera plus d'un·e. On le voit, le filtre moral dont nous nous déclarons volontiers éloignés n'est peut-être pas si loin.

Notre parade pour que ces filtres se tiennent chacun à sa place ? La multiplication de nos lectures propres (et pas seulement jeunesse) qui nous permet de construire des hiérarchies ; le travail en collectif où les sensibilités des uns et des autres se mélangent, se rassurent, se libèrent...

LES AUTEURS

En quoi le ou les noms qui figurent sur la couverture du livre influencent-ils le regard critique que nous portons sur lui ? Nous l'avons tous avoué : nous sommes plus sévères avec les auteurs que nous aimons, d'eux nous redoutons la déception, voire la répétition. Au risque d'être parfois injustes ? Qu'ils nous pardonnent.

Un auteur qui commence, lui, sera lu avec plus de virginité. D'autant que nous avons le sentiment qu'un auteur débutant a davantage besoin de notre attention que son collègue déjà connu et réputé.

Quand un auteur célèbre pour les adultes débarque en littérature jeunesse nous redoutons surtout la position de surplomb : les auteurs et les éditeurs jeunesse savent depuis longtemps que leurs jeunes lecteurs sont malins et s'agacent d'être sous-estimés. Chers « grands auteurs », écoutez-donc les conseils avisés de vos éditeurs jeunesse.

Du côté du documentaire, notre regard sur l'auteur est double. Spécialiste du domaine, est-il habile vulgarisateur ? Vulgarisateur, s'est-il sérieusement documenté ?

Double aussi notre rencontre avec le conteur : de la scène à la page, l'artiste passe-t-il bien la rampe ?

Enfin, si la surproduction des auteurs ne mérite pas de jugement moral, la multiplication des ouvrages d'un auteur nous inquiète et c'est parfois avec une certaine méfiance que nous entrons dans leur lecture.

LES ÉDITEURS

Lirions-nous tel ou tel éditeur « les yeux fermés » ? Certes pas. Si nous suivons avec plaisir la politique éditoriale de l'un ou l'autre (éditeur ou collection), ce sont les livres, un à un, qui sont en jeu. Mais un a priori favorable existe quand il est inscrit dans un beau catalogue ; à l'inverse, un a priori défavorable existe tout autant quand nous avons l'habitude de recevoir des livres bâclés et trop nombreux d'éditeurs médiocres. Il y en a.

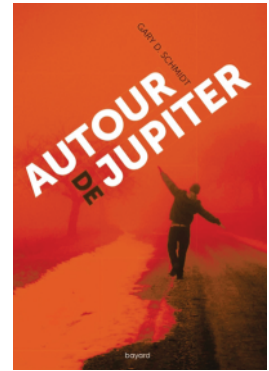
Mais il importe de tenir à distance tous ces a priori et c'est le travail collectif et la lecture attentive qui nous y aident.

LA PRÉSENCE ABSENCE DE L'ENFANT

Dans notre travail critique, l'enfant est à la fois présent et lointain. Nos notices s'adressent clairement à des adultes médiateurs. Grâce à elles, ces adultes doivent savoir où ils vont, comprendre ce que le livre propose, comment il est fait, à quel lecteur il s'adresse. Notre travail critique est « utilitaire », service rendu à des acquéreurs qui n'auront pas forcément le temps ou la possibilité de lire par eux-mêmes avant de les acheter les ouvrages dont nous parlons. Reste que lecteur final est un enfant et que nous n'en sommes plus. Plus ? Pas si sûr... L'exercice de lecture critique nous demande de faire bouger nos curseurs : on s'imagine lire à un petit, on s'imagine avoir l'âge des personnages et du lecteur supposé et nous nous surprenons à accéder facilement à ces petites personnes qui se superposent en nous comme elles se superposent dans tous les créateurs qui choisissent de s'adresser aux petits. Agréable jeu de rôle qui plus est. Ainsi nous répondons à la seule question qui importe : ce livre est-il intéressant pour un enfant ?

L'EMBARRAS DES ÂGES

Ici le sentiment général est facile à résumer : « c'est compliqué » tant chaque enfant est différent. Si les albums sont très resserrés autour des 3-6 ans, la plupart des autres registres se déploient sur un champ plus vaste. Plusieurs domaines gèrent avec difficulté leur limite supérieure : le roman



↑ Gary D. Schmidt, trad. Dominique Kugler: *Autour de Jupiter*, Bayard Jeunesse, 2019.

« J'avais aimé ce roman mais il m'avait laissé perplexe. Peut-on donner à lire à des ados un roman dans lequel le héros ne traverse que des tourments et meurt à la fin ? Finalement, j'ai rédigé la notice et j'ai mis un cœur. Parce que d'autres l'ont lu et que nous en avons parlé, parce que j'ai eu du temps pour y penser. Parce qu'il faut faire confiance au lecteur. Parce que surtout ce roman était si fabuleusement écrit ! »



↑
Claire Lebourg : Pull, MeMo, 2019.

«J'ai sans doute lu 1 000 histoires de chiens abandonnés. Pourtant, je me suis laissé sidérer par celle-là. C'est l'émotion qui fait la différence ; l'explication, l'analyse viennent après, parce que je suis adulte, parce que c'est mon métier, deux choses que j'ai complètement oubliées le temps de cette première lecture.»

bouleversé par le « young adult », la bande dessinée et son complexe « ado-adulte », le jeu vidéo et sa norme contestée PEGI.

Tous nos domaines s'accordent cependant sur des moments clefs qui nous servent de bornes. L'entrée à l'école maternelle (3 ans), l'acquisition de la lecture autonome (6/7 ans). Puis l'âge de 13 ans qui semble à tous un point de basculement enfance/adolescence. Enfin le « 15+ » est devenu le port d'attache de tous les livres qui sont à la lisière de notre territoire. Ici « le sexe et la violence » sont des critères très souvent invoqués. Le jeune lecteur presque adulte en fera ce qu'il voudra mais le médiateur a besoin d'avancer en connaissance de cause. Reste que toutes ces frontières sont éminemment poreuses et c'est heureux.

DE LA GENTILLESSE

Notre domaine d'expertise est vaste et nous traitons environ 5 000 ouvrages par an (voir à ce sujet notre article sur l'*Avant-revue*, page 177). Dès lors, tous les groupes critiques s'accordent à privilégier la critique positive. Nos désagrément se lisent bien plus en creux que dans nos rares critiques négatives. Les discussions de nos comités sont pourtant loin d'être lisses et unanimes, soyez en assurés – le nuage des mots négatifs en est la preuve. Mais la rédaction de la notice sera confiée au rédacteur qui le mieux « sent » l'ouvrage et rares seront les notices en pour et contre. Pourrait-il y en avoir plus ? Sans doute... Mais il y a énormément de livres interchangeables, mal fagotés, qui brouillent un paysage où se perdent les bons livres, le travail d'auteur·trice·s et éditeur·trice·s courageux·ses : au risque de paraître sages, c'est surtout à eux que nous consacrons notre énergie. Notre cahier critique serait sans doute plus excitant s'il était plus méchant mais le narcissisme critique est un piège dont nous tâchons de nous tenir éloignés.

LES ANCIENS ET LES MODERNES

La littérature jeunesse est un corps vivant, qui se régénère à chaque livre comme se renouvellent ceux qui en sont les créateurs, les lecteurs et les critiques. On se le dit et redit souvent : un enfant verra un livre pour la première fois quand nous avons le sentiment de l'avoir déjà lu maintes fois tant les sujets se brassent et se rebrassent.

Mais, réussi ou raté, un livre est toujours une nouvelle proposition, Nous devons en permanence composer avec ce tiraillement. Notre expérience nous permet d'inscrire chaque livre dans une filiation artistique et littéraire et c'est la partie « transmission » de notre approche critique. Mais cette filiation ne saurait nous empêcher de penser au présent, d'accueillir – et de lire – un livre, quel que soit son domaine, dans la force de son immédiateté, tel que l'enfant va le lire ou l'écouter.

UNE ÉQUIPE, NEUF DISCIPLINES

ALBUMS : SÉVÈRES MAIS JUSTES

Genre roi de la littérature jeunesse, l'album est aussi le domaine où les lectures multiples sont les plus aisées : à la fois par les différents membres du comité de lecture (où ça barde souvent) mais aussi par nos lecteurs eux-mêmes qui prendront facilement l'album en main pour se faire leur propre opinion.

L'album est un tout et tout lui donne son sens. Approche littéraire, approche esthétique, technique, prise en compte des valeurs défendues et du service rendu au lecteur... Il ne faut pas céder au charme de la seule qualité plastique qui nous séduit nous en tant qu'adultes. La qualité de l'écriture est tout aussi importante et l'album sera vraiment plébiscité s'il s'appuie sur une vraie et bonne histoire – ce qui n'est pas si fréquent –, bien écrite, bien illustrée dans un album qui plus est bien mis en pages et bien édité.

Critiquer un album, pour le CNLJ, c'est aussi l'inscrire dans une perspective historique (un livre vient s'ajouter à un fonds, revisite un sujet déjà abordé, se range dans telle ou telle filiation artistique, etc.). Mais cela ne doit pas être un étrécissement de l'horizon de la création contemporaine pour autant : nous nous adressons aux enfants d'aujourd'hui, encourageons aussi les auteurs et autrices d'aujourd'hui.

Le comité de lecture Albums est réputé exigeant – voire sévère – idéalement, chacun des membres lit tous les albums : la mise en commun des avis critiques entraîne donc des discussions, certes animées, mais qui permettent souvent de rapprocher des points de vue, voire qui peuvent être des révélations ou des revirements. Nous sommes alors plus à même d'émettre un avis tranché puisque nous l'assumons ensemble.

CONTES : UN ART GÉNÉALOGIQUE

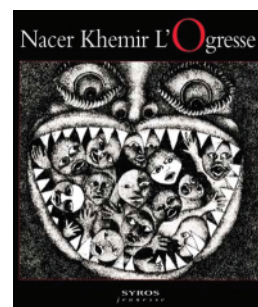
Le conte s'inscrit dans une généalogie universelle très largement et précisément documentée. Cette généalogie est la première boussole du comité de lecture des contes. Références en mains (précieuses ressources de la salle I de la bibliothèque tous publics de la BnF...) on ausculte le nouveau venu : mauvaise adaptation ? Réécriture insipide ou sottement édulcorée ? La plus belle des illustrations n'arrêtera en rien le verdict sévère. Le conte est œuvre économe, précise, qui possède sa propre petite musique : pourquoi réécrire Grimm ou Perrault quand tout y est à son exacte place ? Mais parvenir à s'en détacher tout en s'en inspirant pour faire une autre proposition (*Cœur de bois*, d'Henri Meunier chez Notari, *Dans les yeux*, de Philippe Jalbert chez Gautier-Languereau) est aussi très intéressant comme le prouvent les nombreux exemples de détournements que nous recensons.

Outre la surexposition de contes multi-édités, le conte doit se débrouiller d'un autre piège : l'utilitarisme. Les fonctions éducatives du conte autorisent éditeurs et auteurs à jouer parfois avec le feu : témoins de normes et de valeurs propres à une société en un temps et un lieu donnés, les contes demandent prudence et respect. D'autant plus qu'intervient ici le langage symbolique « qui parle » à l'inconscient de chaque lecteur d'une manière très personnelle.



↑
Emma Adbåge : *Le Repaire*, Cambourakis, 2019.

« On aime l'univers singulier des auteurs scandinaves, leur façon de faire confiance aux enfants. Chez la plupart d'entre eux, la justesse psychologique s'allie à un humour bienveillant, aussi bien dans le texte que dans les illustrations. Parfaitement enfantins. »



« On se rend compte qu'il y a là une manière de mettre en scène l'histoire qui concourt à la réussite du livre et qui fait que ce dernier est unique et remarquable. »

Si ces premières haies sont franchies avec succès par le texte, le regard critique se porte alors sur l'illustration et la mise en pages et les questions que l'on se pose sont les mêmes que dans tous les autres registres.

Enfin, le conte passe par le média de l'écriture mais aussi par celui de la voix haute et cet usage est très présent à l'esprit au moment de la lecture critique.

ROMANS : « LIEU DE SUBVERSION ET DE L'ESPOIR, DOMMAGE QUE LES ADULTES L'IGNORENT »

Un bon sujet ne fait pas un bon roman ; une belle écriture ne suffit pas à porter une histoire faible, le développement de la littérature de genre et des modes porte à la répétition, le faible investissement nécessaire à la publication d'un roman favorise sa surproduction (d'auteurs mal payés et/ou d'éditeurs inconséquents, ceci n'étant pas forcément étranger à cela)... Chronophage, la critique littéraire du roman jeunesse et adolescent, soyons franc, n'est pas qu'une partie de plaisir et nous méritons bien les pépites qui nous sont offertes par des auteurs ambitieux, habiles, fins, sensibles, justes.

Déménagement, divorce des parents, deuil, amitié, premier amour... les romans pour la jeunesse brassent et rebrassent leurs sujets. Mais à chaque lecture, quand c'est réussi, ça a le goût du neuf, parce que cela n'a jamais été dit de cette façon-là.

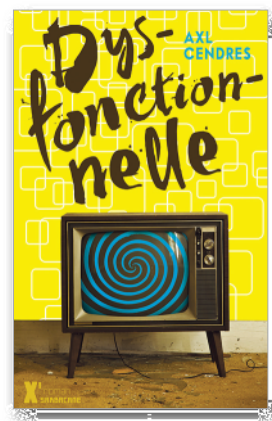
Ici, tout ou presque s'efface derrière l'acte souverain de la lecture : une couverture moche ? Dommage mais pas si grave (d'autant que les ados la trouveront peut-être magnifique). Un auteur inconnu ? Qu'il soit le bienvenu. Un auteur que l'on aime et qui nous déçoit ? On attendra le prochain que l'on espérera plus réussi...

Puisque tout repose sur la lecture, cette lecture, justement, est importante : nous avons tous et toutes « raté » un roman lu trop vite ou à un mauvais moment ou extrait d'une pile trop haute. Alors la critique romanesque, où les lectures croisées sont plus difficiles, est sans doute aussi la plus faillible.

Domaine à part, le territoire des premières lectures laisse plus de place à l'objet-livre dans son illustration et dans sa mise en pages. C'est aussi un territoire éditorial complexe : alors que l'enfant a déjà une vraie expérience littéraire héritée de sa petite enfance, il doit en rabattre pour affronter des histoires souvent indigentes mais à sa portée de lecteur balbutiant. Alors quand un auteur, un illustrateur et un éditeur parviennent à combiner habilement intelligence et accessibilité, nous leur tirons bien bas notre chapeau ! (*Bruno*, L'École des loisirs, Björn, Les Fourmis rouges.)

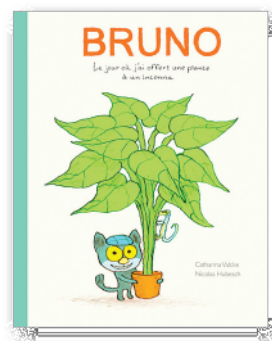
DOCUMENTAIRES : LIRE POUR SAVOIR

Un support, une information et une démarche pédagogique (visuelle et textuelle) conjugués pour constituer un savoir : trois dimensions qu'il faut toujours peser ensemble pour juger de la pertinence et de l'efficacité d'un ouvrage documentaire. C'est l'harmonie de ces trois dimensions qui fait un coup de cœur (*Éternité, tous immortels*, De La Martinière Jeunesse).



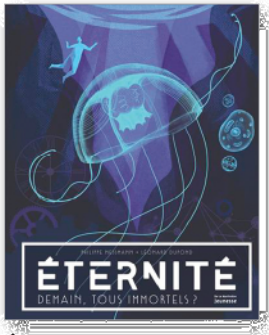
↑
Axl Cendres : *Dysfonctionnelle*, Sarbacane, 2015.

« C'est parce que vous en avez tous dit le plus grand bien que je l'ai lu alors qu'il ne m'attirait pas du tout. Ça a été un des romans les plus forts que j'ai jamais lus. Autant par ce qu'il raconte que par ce qu'il choisit de ne pas raconter. »



↑
Catharina Valckx, ill. Nicolas Hubesch : *Bruno : le jour où j'ai offert une plante à un inconnu*, L'École des loisirs, 2017.

« Chapeau ! »



↑ Philippe Nessmann, ill. Léonard Dupond : *Éternité : demain tous immortels ?*, De La Martinière Jeunesse, 2018.

« Que l'objet-livre donne envie de l'ouvrir, de ne pas le refermer, qu'il arrête un peu le temps – celui de la lecture qui nous retient. »



↑ Alexandria Giardino, ill. Felicitia Sala : *Ode à un oignon*, Cambourakis, 2019.

« Parfois les livres de poésie ressemblent à de beaux albums où le poème est illustré comme une histoire. »

Pour un livre documentaire, qu'elle soit portée par le texte ou par l'image l'exactitude de l'information est essentielle, quand l'erreur et l'approximation sont rédhitoires. Dès lors se pose la question de la compétence disciplinaire (qui plus est suffisamment à jour) du critique, essentielle dans la constitution de notre comité de lecture heureusement enrichi par des partenariats (Universcience, Muséum national d'histoire naturelle) et ponctuellement renforcé par des spécialistes extérieurs.

Iconographie, illustration, photographie, la charge informative repose très largement sur l'image qui appelle de ce fait une analyse en finesse : elle doit compléter le texte, aider à sa compréhension sans le paraphraser ni le contredire (*Qu'est-ce qu'un fleuve ?*, Cambourakis.)

La lecture d'un documentaire est aussi un exercice particulier pour le lecteur qui picore et zigzague volontiers comme il le fait avec la presse : compte alors la lisibilité d'un ensemble où plusieurs chemins sont possibles (*La Mémoire de l'éléphant*, Hélium).

Techniquement enfin, et c'est particulièrement sensible pour les œuvres d'art, la qualité des reproductions (soumise à la rude concurrence des supports numériques) fait une vraie différence.

Il serait pourtant faux de penser que ce comité de lecture ne raisonne qu'en termes d'efficacité et de fiabilité. Depuis longtemps l'édition documentaire arpente d'autres chemins : l'imaginaire, l'émotion, l'humour, la beauté, l'engagement, l'activité... Cette multiplication des possibles (qui englobe notamment l'irruption de la bande dessinée) revivifie à chaque fois le triangle fondateur de la lecture critique : est-ce fiable ? Est-ce habilement mis en œuvre ? Est-ce cohérent (ton juste, bonne dose d'information, originalité du sujet ou de l'angle choisi) pour un âge donné ?

En marge du documentaire classique, vient aussi se ranger le domaine fécond du livre d'activité. Il est ici assez rare que l'enfant s'empare tout seul de ce « lire pour faire » mais trois arguments critiques prédominent : est-ce clair ? Est-ce beau, engageant voire appétissant ? Est-ce original ? (*L'Atelier zéro déchet*, Mango.)

POÉSIE : D'UNE ÉCRITURE CONTAGIEUSE

L'effet poétique est facile à obtenir mais viser juste, faire que cette poésie soit « contagieuse » est autrement délicat. Contagion qui passe par une nécessaire réflexion critique sur l'accessibilité. Comment la poésie parvient-elle, d'un adulte à un enfant soudain en égalité, à arrêter le temps par sa beauté ? Comment éviter le simplisme et l'hermétisme, le moralisateur naïf et le décoratif facile ? Un livre de poésie réussi n'est pas obligatoirement illustré (on retient par exemple la sobriété de la collection « Poés'Idéal » des éditions Bruno Doucey) ou peut l'être avec une puissante économie (« Poèmes pour grandir », éditions Cheyne) quand Møtus propose de belles stéréophonies de texte et d'images. La frontière entre l'album et le livre de poésie est alors parfois difficile à tracer (*Je ne suis pas un oiseau*, chez Esperluète d'Anne Herbauts, *L'Ode à un oignon*, à partir d'un poème de Pablo Neruda, chez Cambourakis ou la collection « Petits géants » chez Rue du Monde). Publier de la poésie pour la jeunesse est une entreprise difficile, animée par peu d'acteurs, qu'ils soient auteurs (d'hier et d'aujourd'hui) ou éditeurs et c'est toujours le texte

qui prime, magnifié ou abîmé par l'objet qui le porte ou les illustrations qui l'accompagnent. Le message, aussi honorable soit-il, s'efface au profit de la force du mystère poétique qui en rend la critique si difficile.

De la comptine pour les tout-petits au poème qui retentit de la violence du monde (*Regards fauves*, Cheyne), la poésie est aussi matière à médiation. La lecture poétique (et sa critique) passe alors par la voix haute et par des livres ateliers (comme en a fait Bernard Friot) qui ont toute leur place, quand ils sont réussis, dans notre revue.

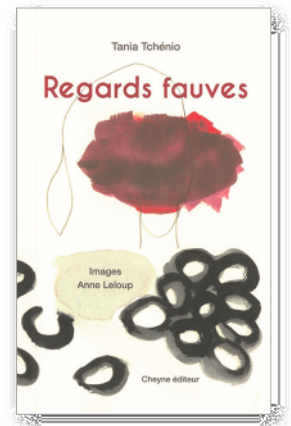
THÉÂTRE : LECTEUR, SPECTATEUR, COMÉDIEN, TROIS ENFANTS EN UN

Trop souvent sous-estimé, le domaine de l'édition de théâtre jeunesse est pourtant un domaine essentiel et très créatif, animé par des éditeurs courageux et ambitieux (les Éditions Théâtrales, Espaces 34...). Dans chaque livre publié se rassemblent deux usages : un livre à lire et la mise à disposition des artistes, des médiateurs et des enfants d'une œuvre dramatique à mettre en voix et en espace. Un auteur peut aussi proposer un texte qui fonctionnera très bien sur scène pour l'enfant spectateur mais qui restera hermétique à l'enfant lecteur. Certains textes difficiles s'illumineront par la lecture collective en atelier si l'approche dramaturgique est bien menée. Dans nos critiques, nous mentionnons ces différents prismes, en signalant chaque fois que cela paraît nécessaire si l'œuvre s'adresse plutôt au jeune lecteur ou plutôt au jeune spectateur, voire au jeune comédien.

BANDE DESSINÉE : L'ACCORD PARFAIT

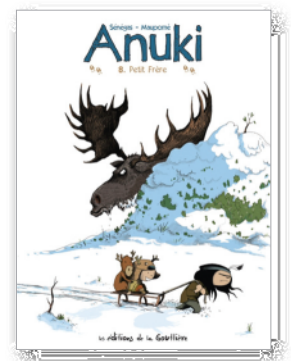
Faite de texte et d'images intrinsèquement liés, la bande dessinée en appelle à l'efficacité : découpage, mise en planches ou en scènes, narration réduite aux dialogues, décors et descriptions laissés au dessin, mise en valeur des plans et des ambiances. Ici tout doit marcher ensemble pour que l'œuvre tienne debout et la grammaire critique emprunte beaucoup au cinéma. Pourtant tout le comité de lecture BD se range derrière un incontournable : la qualité de l'histoire.

À la tête d'un domaine prolifique et quadruple (franco-belge classique, roman graphique, manga et comics), ce comité a fort à faire, tracassé par son intraversable frontière supérieure. Les bandes dessinées véritablement enfantines sont finalement assez peu nombreuses (quasiment rien côté comics, peu côté manga) et souvent leur qualité n'est pas au rendez-vous. Plus rares encore sont les BD premières lectures. C'est donc la catégorie des BD ado-adulte qui occupe la majeure partie du terrain et des discussions. Le sujet de l'œuvre prend toute son importance : parlera-t-il à un ado ? à un jeune adulte ? Comme dans le roman pour les adolescents, la violence et le sexe deviennent des instruments de mesure. Mais nous avons aussi envie de faire confiance aux ados, et leur proposer des titres ambitieux par leur manière originale de raconter une histoire, de les amener à réfléchir sur un sujet et leur faire découvrir des univers graphiques inédits.



↑ Tania Tchénio, images Anne Leloup : *Regards fauves*, Cheyne éditeur, 2019.

« Je transmets mon ressenti sur un titre qui m'a touché, quand je pense qu'il peut être utile pour parler de sujets importants ou graves. »



↑ Stéphane Sénégas, Frédéric Maupomé : *Anuki. Petit frère*, La Gouttière, 2018.

« Publier de la BD pour les très jeunes lecteurs, c'est une sacrée affaire, réussir une BD muette aussi. »

LIVRES À ÉCOUTER : CRITIQUE EN STÉRÉO

Œuvres composites, les livres à écouter appellent une double critique : celle du livre et celle du support sonore en part égale. Celle du premier ne diffère pas de la critique d'un album classique. La seconde, elle, en appelle au vocabulaire de la critique musicale : le rythme, la justesse, l'harmonie. En négatif viendront la monotonie, l'inaudible, l'amateurisme mais aussi la vacuité, quand la partie sonore (voix, musique, illustration sonore) n'ajoute rien au livre. Car la valeur ajoutée de la mise en son est essentielle, son absence disqualifiant implacablement le livre audio. Le livre CD est aussi porteur d'une autre mission : celle de l'éducation musicale, si nécessaire et si imparfaite en France. C'est un des angles de jugement qui fait apprécier une proposition éditoriale (*Le Roi qui n'aimait pas la musique*, Gallimard.)

Du côté des contes et des conteurs, les critères propres à ce genre littéraire s'ajoutent aux grilles d'analyses (la question des références notamment) mais les conteurs et conteuses étant des artistes de la parole, ils et elles sont très souvent à leur aise dans ce média sonore. Pourtant, force est de constater qu'un bon spectacle ne fait pas toujours un bon CD.

Pour les livres lus, c'est à une spécialiste du roman qu'ils sont confiés : le premier étage de la critique repose alors sur la qualité intrinsèque du roman (même lu par Gérard Philipe, un médiocre roman resterait un médiocre roman), la qualité de l'interprétation et du traitement sonore sont jugés après ce tri préalable (et seront prioritaires dans la rédaction de la notice). Car, à l'inverse, une interprétation monotone et une mise en son pauvre peuvent tout à fait disqualifier un bon roman.

Enfin, la critique des livres à écouter a aussi une entrée technique : l'autonomie de l'enfant dans la manipulation, la fluidité de la mise en relation lecture/écoute, le fractionnement possible de l'écoute, la durée trop courte ou interminable...



↑ Florent Maurin et Pierre Corbinais, ill. Matthieu Godet : *Enterre-moi mon amour*, The Pixel Hunt, Figs / Arte, 2017.

« Comment faire jeu avec une tragédie humanitaire ? Cela nous a d'abord semblé invraisemblable, choquant. Puisque nous n'étions pas tous d'accord, nous nous sommes obligés à nous saisir de cet a priori et finalement cette application est devenue une référence pour nous. »

JEUX ET APPLIS : CLASSE TURBULENTE

Depuis peu rassemblés dans une seule rubrique, jeux vidéo et applications composent tous deux une problématique technique et d'appréciation artistique d'une œuvre, œuvre par essence multimédiatique (scénario, design, game-play, son, musique...). In fine, c'est vraiment l'expérience de jeu qui est déterminante, la critique pouvant ajouter un bémol à propos de telle ou telle composante qui n'altère pas gravement cette expérience de jeu. Média en constante évolution où de nouvelles formes de narration et d'exploitation apparaissent sans cesse, la critique du jeu vidéo et des applis requiert de passer beaucoup de temps avec chaque œuvre et doit s'adresser à la fois à des praticiens experts et aux néophytes qui composent l'essentiel de notre lectorat (Nous testons environ 400 jeux et applis par an pour en retenir une centaine. La production totale est difficile à estimer à cause de la multiplication des versions, nous avançons le nombre de 11 000). Les titres les plus embarrassants sont ceux qui posent des problèmes moraux (assez rares dans le domaine jeunesse) auxquels il convient d'ajouter ceux qui coûtent chers, sont lancés à grand frais, attendus avec impatience, et se révèlent médiocres.

Enfin, le jeu vidéo est le seul domaine dont nous traitons qui obéit à une norme d'âges indicatifs : le PEGI. Contestée, cette échelle de progression entre pour nous dans une savante combinaison avec l'intérêt en termes de maturité et la compétence requise pour le joueur qu'il est si difficile d'estimer.

Du côté des applis, l'approche critique a constamment évolué, épousant les soubresauts de la production. Si notre point de départ ressemblait à notre travail critique pour les albums, contes ou documentaires, notre question conclusive était toujours : qu'est-ce que le support tablette apporte de différent par rapport au support imprimé ? Depuis ces temps pionniers, les applis-récits de qualité pour enfants ont quasiment disparu au profit des jeux. C'est d'ailleurs ce qui explique la fusion des deux rubriques (qui ont cependant gardé des comités de lecture distincts).

Malgré tout, les applis ont la particularité d'être majoritairement, en bibliothèque, des supports d'animation et de médiation. La question de cet usage particulier constitue un axe important de nos analyses de ces œuvres. Enfin, la raréfaction des applis de qualité spécifiquement conçues pour enfants (en excluant le parascolaire) nous oblige à tester des applis s'adressant à un public plus adulte quand nous jugeons qu'elles sont suffisamment simples pour nous concerner. C'est notamment le cas des applis d'activité (dessin, musique, montage vidéo...). ●

Qu'ils ou elles appartiennent au CNLJ ou non, un très grand merci à tous et toutes les critiques de la Revue pour le soin immense et la sincérité avec lesquels ils et elles se sont emparé-e-s de ce travail d'introspection collective.

Toutes les citations (à l'exception de celles de Katherine Rundell, merci Emmanuelle) reprises dans les marges de cet article sont extraites de leurs propos. Nous n'avons eu que l'embarras du choix.

Synthèse établie par Marie Lallouet

« Quand j'écris, j'écris pour deux personnes : moi âgé de 12 ans, et moi aujourd'hui – le livre doit donc satisfaire deux appétits différents, mais liés. Mon "moi de 12 ans" voulait de l'autonomie, du suspense, de la justice, de la nourriture, et par-dessus tout une atmosphère dense dans laquelle je pouvais me plonger et me laisser emporter. Mon "moi adulte" veut également toutes ces choses, mais aussi une reconnaissance des sentiments de peur, d'amour et d'échec, du rat qui vit niché dans le cœur des humains. »

Katherine Rundell (traduction Christophe Patris)

→
Katherine Rundell :
*Why You Should Read Children's Books,
Even Though You Are So Old and Wise,*
Bloomsbury Publishing, 2019.

« Il existe bel et bien un arbre généalogique du livre pour la jeunesse et heureusement de nouvelles branches ne cessent d'apparaître. »

